

DE BONAPARTE À L'ÉTAT ISLAMIQUE¹

L'islam face au défi de l'intrusion massive de l'Europe en terre musulmane et au rétrécissement du domaine de la charia (1798-2015)

Parmi les grandes caractéristiques de l'islam souvent incomprises en Occident, il y a la croyance en Dieu seul législateur, c'est-à-dire la croyance que toute la législation et toutes les normes éthiques doivent dériver ultimement de Dieu, donc du Coran, considéré comme révélation divine², et de la Sunna, somme des paroles prononcées par le Prophète Mohammed (570-632) en dehors des instants de révélation et des témoignages de ses proches sur les instants paradigmatiques de sa vie. À partir de ces deux sources, la charia s'est cristallisée au 9^e s. avec l'œuvre des grands théologiens juristes, au nombre de quatre dans le sunnisme³ et de trois dans le chiisme. Cependant, la charia, même à son apogée (12^e s.), n'a jamais couvert l'ensemble du domaine juridique. Il y a toujours eu place pour les normes édictées par les souverains en fonction des circonstances, cette tendance allant toujours croissant au fur et à mesure que l'influence européenne se fit plus pressante à partir du 19^e s., si bien que se posa à partir de cette époque le problème de la *dualité des sources du droit* dans les pays musulmans (charia, normes

1. Le présent article ne se veut pas un article d'érudition pure. Il vise à montrer l'enchaînement historique des faits qui a mené jusqu'aux graves événements qui ensanglantent le Proche-Orient aujourd'hui (2015), et qui impactent aussi l'Europe (événements de janvier et novembre 2015 à Paris, « crise migratoire », etc.) et où l'Europe est de fait impliquée de longue date.

2. Sur le concept de révélation dans l'islam, voir notre article : Ralph STEHLY, « Une révélation de conciliation. À propos de quelques aspects fondamentaux de l'islam et du Coran », dans M. Deneken, Th. Legrand et A.-L. Zwilling (dir.), *Une certaine image de Dieu. Hommage à François Boespflug*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2015, p. 249-262.

3. Sur la Sunna et les grandes écoles juridiques, voir notre ouvrage, Ralph STEHLY, *Le « Sahih » de Bukhari, texte arabe avec versions parallèles, traduction et commentaire des hadiths 1 à 25, contribution à l'étude du hadith*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1998, 2 vol., et notre article « Textes fondateurs de l'islam : Sunna et hadith », dans Anne-Laure Zwilling (dir.), *Lire et Interpréter. Les religions et leurs rapports aux textes fondateurs*, Genève, Labor et Fides, 2013, p. 45-52.

européennes) et le problème de l'*aggiornamento* de la charia, toujours actuellement sujet de vives controverses en terre d'islam et que se fit jour la revendication d'un retour à la charia comme seule source du droit et de l'éthique.

Après la mort de Mohammed (632), l'islam s'étend rapidement jusqu'en Europe méridionale (Espagne, Sicile, Italie du Sud). Cette frontière restera plus ou moins stable jusqu'à la Reconquista (1492) par Isabelle la Catholique, à la suite de quoi l'islam (ainsi que le judaïsme espagnol) furent rejetés sur la rive méridionale et orientale de la Méditerranée.

Les musulmans qui s'élancèrent hors de la Péninsule arabique en 632 furent relativement peu nombreux, à tel point qu'ils ne disposèrent pas des cadres administratifs pour gérer les immenses territoires conquis et que le grec resta la langue administrative du califat pendant une centaine d'années, relayé ensuite par l'arabe⁴.

Le basculement démographique n'eut lieu qu'au 12^e s. au Proche-Orient. Les musulmans devinrent petit à petit majoritaires, alors qu'au début ils étaient minoritaires dans un environnement chrétien et juif majoritaire. Ce fut globalement une période de tolérance, de convivialité et d'échanges intellectuels fructueux entre les trois communautés⁵. Ce fut aussi l'époque où des intellectuels musulmans fournirent des descriptions très précises du christianisme environnant, notamment Shahrastâni (mort en 1143)⁶. Bîrûnî (mort en 1051)⁷ utilise même dans son *Livre de l'Inde* des exemples tirés du christianisme pour initier ses contemporains aux subtilités de l'hindouisme.

Malgré cet intérêt pour le christianisme et la reconnaissance du christianisme comme une religion valable en tant que devancière de l'islam, les musulmans la considéraient comme une religion dépassée, et ce d'autant plus que par la suite l'islam avait globalement progressé en Europe grâce à l'expansion de l'empire ottoman.

Le christianisme n'était donc plus ressenti depuis longtemps comme une menace par le monde musulman.

La première menace européenne que l'islam ressentit contre ses propres convictions provint de la Révolution française, lorsque pour la première fois une propagande s'adressa aux musulmans non au nom d'une religion, mais d'une idéologie.

4. Pour plus de détails, voir notre article : STEHLY, « Une révélation de conciliation... », p. 256.

5. Voir Bernard LEWIS, *Comment l'islam a découvert l'Europe*, Paris, Gallimard, 2012, et Josef VAN ESS, « L'islam et le christianisme », dans Hans Küng, *Le christianisme et les religions du monde, Islam, hindouisme, bouddhisme*, Paris, Seuil, 1986, p. 20-195

6. Voir SHAHRASTÂNI, *Le livre des religions et des sectes*, 2 vol, Peeters, Unesco, 1986-1993, et Diane STEIGERWALD, *La pensée religieuse et théologique de Shahrastâni* (mort en 548/1143), Presses de l'Université Laval, 1997.

7. Voir BIRUNÎ, *Le Livre de l'Inde*, traduit par Vincent Monteil, Paris, 1996.

I. LA RÉVOLUTION FRANÇAISE : LA PREMIÈRE MENACE

A. La prise de conscience de la menace (1798)

Les Ottomans étaient conscients de la menace. Ainsi dans un mémorandum rédigé au printemps 1798 par le secrétaire-en-chef du sultan à l'intention du Grand Conseil d'État ottoman, les événements stupéfiants survenus en France étaient ainsi décrits :

Les athées connus et célèbres, Voltaire et Rousseau et d'autres matérialistes comme eux, ont imprimé et publié divers ouvrages qui contiennent des injures et des blasphèmes à l'égard des prophètes purs et des grands rois, le souhait de l'abolition de toute religion, ainsi que des allusions à la douceur de l'égalité et de l'idéologie républicaine. Tout cela exprimé avec des mots et des phrases facilement compréhensibles, sous forme de dérision, et dans la langue du commun du peuple. Les ressortissants de la nation française ne croient pas en l'unicité du Seigneur des cieux et de la terre, ni en l'envoi d'un intercesseur au Jour dernier, mais ils ont abandonné toute religion, nié l'au-delà et ses châtements. Ils ne croient pas au Jour de la résurrection et prétendent que seul le temps qui passe nous détruit et qu'il n'existe rien en dehors du sein qui nous a donné la vie, et de la terre qui nous avale, et que, de plus, il n'existe pas de résurrection ni de Jugement dernier, aucune épreuve, ni sanction, pas d'interrogatoire, ni de réponse. Ils expliquent que les livres que les prophètes ont apportés sont ouvertement des faux et que le Coran, la Thora et les Évangiles ne sont que mensonges et bavardages et que ceux qui se désignent comme prophètes ont trompé des hommes ignorants, que tous les hommes de par leur humanité sont égaux, qu'aucun n'a mérité de supériorité sur l'autre et que chacun dispose librement de sa personne et détermine lui-même son devenir dans la vie. Par de telles vaines croyances, ils ont érigé de nouveaux principes et édicté des lois que Satan leur a soufflées, ils ont détruit les bases de la religion et ont rendu légales des choses interdites et se sont arrogés ce que leur passion désirait. Ils ont entraîné les masses du peuple, qui sont devenues comme des fous délirants dans leurs sacrilèges, ont produit des troubles dans les religions et ont semé la discorde entre les rois et les États. [...] Puis les Français dirigèrent leur impiété et leurs complots contre la communauté de Mohammed⁸.

B. Le choc colonial et les débuts de la résistance à l'Europe et au fait accompli européen (19^e s.)

Bonaparte ouvrit l'ère du colonialisme européen (1798-1962) par son expédition en Égypte (1798-1801). Au début du 20^e s., c'est l'ensemble du monde musulman qui est tombé sous la domination européenne, soit française, soit anglaise. Les expansions coloniales furent d'abord

8. Voir LEWIS, *Comment l'Islam a découvert l'Europe*, Paris, Gallimard, 2012, p. 185 (traduction légèrement remaniée par nous).

perçues par les musulmans comme de nouvelles croisades contre leur pays. Elles déclenchent des réactions de défense, en ordre dispersé, sans coordination, sans grande efficacité devant la puissance offensive des Européens. La résistance est menée avec des méthodes militaires archaïques, souvent par des hommes qui se placent sous la bannière de la foi, après l'effondrement des structures politiques locales : marabouts (chefs de confréries religieuses), chérifs (qui se réclament de la descendance du Prophète), mahdi-s (fondateurs de courants messianiques comme au Soudan). Tous se dressent un peu partout pour prêcher le réarmement moral de la Communauté, le retour aux sources de la foi et la restauration de la Tradition du Prophète comme voie de salut pour les musulmans. Beaucoup interprètent les échecs historiques du monde musulman comme un avertissement, sinon comme un châtement divin. Dans les milieux réformateurs, on réfléchira sur la situation à la lumière d'un verset coranique fameux (*Coran* 13.11) : « Dieu ne changera pas la condition d'un peuple tant que celui-ci ne changera pas ce qui est en lui-même ». Ils en tirent les conclusions suivantes :

1) Si les musulmans connaissent un sort défavorable, c'est qu'ils ont démérité par un changement dans leur comportement individuel et collectif au regard des exigences fondamentales de la Révélation.

2) Le salut résidera dans un changement qui les rende aptes à mériter la grandeur et le bonheur auxquels ils aspirent. Durant l'époque coloniale, les prédicateurs mettent donc l'accent sur le principe de la nécessaire régénération morale et politique de l'islam.

De ce choc avec l'Europe naissent, tout au long du 20^e siècle, différents courants, généralement suscités par des figures fondatrices :

1) Le courant *laïciste* avec, notamment, Kemal Atatürk en Turquie, le parti Baas de Michel Aflaq et de Salâh ad-Dîn Bîtâr⁹ en Syrie et en Irak. Ce courant est encore aujourd'hui au pouvoir en Turquie, en Syrie, et en Égypte.

2) Le courant *réformiste* ou moderniste, dit *salafiyya* (Jamâl ad-dîn al-Afghânî, Mohammed Abduh, Rachîd Ridâ)

3) Le courant *intégriste radical* avec les Frères Musulmans de Hassan al-Bannâ et l'idéologue Sayyid Qutb

4) Le courant *fondamentaliste piétiste* (le wahhabisme en Arabie saoudite) ou salafiste (à ne pas confondre avec le n° 2 : le courant réformiste ou moderniste dit *salafiyya*)

5) *L'islam djihadiste*.

9. Sur le parti Baas, voir *Études Arabes, Dossiers*, n° 63, 1982-2, Rome, Pontificio Istituto di Studi Arabi e Islamici. La devise du parti Baas est « une nation arabe unique, investie d'une mission éternelle ». C'est un parti qui se déclare socialiste et laïc. Ce parti est actuellement au pouvoir en la personne de Bachar Al-Assad. « Baas » veut dire en arabe : résurrection, renouveau, revitalisation.

II. LA POLÉMIQUE AUTOUR DE L'OCCIDENTALISATION ET DE LA CHARIA (19^e s. – DÉBUT DU 20^e s.)

A. Le laïcisme

Les tentatives de laïcisation commencèrent en Turquie par la promulgation le 3 novembre 1839 d'une ordonnance (« l'ordonnance de 1839 ») qui proclamait pour la première fois l'égalité devant l'État de tous les sujets de l'empire ottoman, quelle que soit leur religion.

La Constitution fut promulguée le 24 décembre 1876 : égalité de tous les Ottomans devant la loi, quelle que soit leur confession, accès de tous les Ottomans, quelle que soit leur religion, à la fonction publique. Deux Chambres sont créées : un sénat nommé par le sultan et une chambre des députés élus sans considération confessionnelle. Les réformes qui suivirent furent encore plus radicales : – Le califat est aboli le 3 mars 1924 par Mustafa Kemal Atatürk ; – La charia est abolie et remplacée par le code civil suisse ; – Les confréries religieuses (soufies) sont abolies (pour passéisme) ; – Interdiction de porter en public des vêtements « religieux » (turban pour les hommes, voile pour les femmes) ; – Adoption du calendrier grégorien et repos le dimanche ; – L'enseignement de type religieux traditionnel est remplacé par un enseignement moderne et neutre ; – L'alphabet arabe est remplacé par l'alphabet latin.

La réforme kémaliste fut un fait considérable non seulement pour la Turquie, mais pour l'ensemble du monde musulman. Un peu partout dans le monde musulman des réformes furent introduites à des degrés variables pour développer un enseignement de type occidental et améliorer la condition de la femme. L'idée se répand de plus en plus que l'État devrait se séparer de la religion, d'où une floraison d'idéologies nationalistes (nassérisme, Baas, révolution algérienne) qui vont chercher dans la race, la langue ou la volonté nationale des principes d'union que la religion ne fournissait plus. Mais il y a plus encore : le laïcisme et le criticisme occidentaux ont amené des musulmans et même parfois des docteurs de la Loi à s'interroger sur les conditions dans lesquelles l'idéal islamique s'était lui-même constitué et imposé. L'exemple le plus significatif est le brillant essai que publia en 1925 le cheikh 'Alî 'Abd ar-Râziq sur « l'islam et les fondements du pouvoir » (*al-islâm wa usûl al-hukm*). L'auteur y soutenait des thèses aussi révolutionnaires que celles selon lesquelles il n'y a jamais eu d'État Islamique, même du vivant du Prophète, que la religion musulmane n'avait rien à voir avec la forme d'État qui était apparue, que cette forme d'État ne devait donc pas être imposée et que le choix par les croyants du gouvernement auquel ils entendaient être soumis dépendait de leur libre décision. Cet

important ouvrage peut être lu dans une excellente traduction française : Ali Abderraziq, *L'islam et les fondements du pouvoir*¹⁰.

B. Le mouvement « moderniste » ou *salafyya*

Les figures principales en sont : Jamâl ad-dîn al-Afghânî (1839-1897), Mohammed Abduh (1843-1905) et Rachîd Ridâ (1865-1935)¹¹. Il ne faut pas confondre ce mouvement avec les « salafistes » du 21^e s. !

a) Jamâl ad-dîn al-Afghânî (1839-1897) et le panislamisme révolutionnaire

Jamâl ad-dîn al-Afghânî était d'origine persane ou afghane. Il fut formé en philosophie à l'école d'Ibn Sînâ (Avicenne). Un cours à Istanbul où il semble avoir mis sur le même plan philosophie et prophétie (doctrine hérétique pour l'islam traditionnel !) le contraignit à s'exiler en Égypte, au Caire, à partir de 1871, pour huit ans ; il y enseignait dans sa propre maison la théologie, la jurisprudence, la mystique et la philosophie. Mais à côté de cela, il enseignait aussi le danger de l'intervention européenne, la nécessité de l'unité nationale pour y résister, la nécessité d'une unité plus large de tous les peuples islamiques (panislamisme)¹², la nécessité d'une constitution pour limiter les pouvoirs du souverain. Il fut ensuite expulsé d'Égypte en Inde, puis vécut à Paris à partir de 1884.

Sa doctrine

Le problème central d'Afghânî était : comment rendre leur vitalité aux pays musulmans menacés par l'expansion européenne ? En persuadant les musulmans de comprendre correctement leur religion et de vivre en accord avec ses enseignements. S'ils agissaient ainsi, les pays musulmans pourraient résister à l'agression occidentale. Il n'y avait pas chez Afghânî une hostilité foncière vis-à-vis de l'Europe. La grandeur de la civilisation islamique, on pouvait la restaurer, pensait-il, en acceptant les fruits de la raison que constituaient les sciences modernes nées en Europe, mais aussi, plus fondamentalement en restaurant l'unité de la Communauté musulmane. Il appelait aussi à la réconciliation entre sunnites et chiites. Il se faisait l'avocat d'une conférence générale

10. Éditions La Découverte/CEDEJ, Paris, 1994.

11. Sur Jamal ad-Dîn al-Afghânî, Mohammed Abduh et Rachîd Ridâ voir l'excellent ouvrage d'Albert HOURANI, *Arabic Thought in the Liberal Age (1798-1939)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, dont les riches informations ont servi de base à cette partie de notre article.

12. Sur le panislamisme voir Mohammed Amin AL-MIDANI, « Le mouvement du panislamisme : son origine, son développement, et la création de l'Organisation de la Conférence Islamique », *Le Courrier du Geri. Recherches d'islamologie et de théologie musulmane*, 5^e-6^e années, volumes 5-6, n° 1-2, 2002-2003, p. 109-117.

des souverains islamiques à Istanbul qui devaient discuter d'intérêts communs et en particulier déclarer le djihâd contre l'agression occidentale. Il n'appartenait pas à la majorité des penseurs musulmans de l'époque qui étaient *quiétistes*, qui pensaient certes qu'il fallait protester contre l'injustice, mais finalement se soumettre. Afghânî professait plutôt le droit à la révolte face à l'agression. La régénération de l'islam devait venir, selon lui, par un retour au pur islam. Mais, pour lui, qu'est-ce que le vrai islam ?

1. D'abord, la croyance en un Dieu transcendant, créateur de l'univers.

2. L'islam est foi en la raison.

Il encourage les hommes à utiliser librement leurs capacités intellectuelles, avec la certitude que ce qu'ils vont découvrir n'est pas en contradiction avec les vérités révélées de l'islam. L'islam est la seule grande religion qui libère l'esprit humain des illusions et des superstitions, contrairement au christianisme qui est en opposition avec la raison. En cela, il reprend les critiques de Renan (qu'il a connu à Paris) contre le christianisme. Ceci a des implications exégétiques. La raison doit être utilisée pleinement pour l'interprétation du Coran. Si le Coran semble être en contradiction avec ce qui est actuellement connu, c'est qu'il est en avance sur les découvertes scientifiques ou avec l'évolution de la raison. Le Coran fait maintes allusions à des choses qui ne pouvaient pas être expliquées jadis parce que l'esprit humain n'y était pas prêt. Maintenant que l'esprit humain a atteint sa pleine dimension, il est capable de découvrir le sens de ces allusions. Par exemple : le Coran contient des allusions cachées à la science moderne, les chemins de fer, l'électricité. Pour la première fois ces passages peuvent être compris. Mais qui interprète le Coran ? Toute personne est capable d'interpréter le Coran, pourvu qu'elle ait une connaissance suffisante de l'arabe, qu'elle soit saine d'esprit et connaisse la tradition des Anciens, les *salaf* (d'où le nom de *salafyya* donné au mouvement réformiste musulman), les premières générations des fidèles gardiens du message du Prophète.

3. Islam signifie activité.

La véritable attitude du musulman n'est pas celle d'une résignation passive devant tout événement perçu comme venant de Dieu. L'homme est responsable de ses actes devant Dieu, il est responsable du bien-être de la société, ses échecs sont ses propres échecs, et sont évitables. Tout cela, ce sont des leçons du Coran, et toujours à nouveau Afghânî citera ce verset du Coran qui lui semble résumer le tout : Dieu ne modifie rien en un peuple avant que celui-ci ne change ce qui est en lui (*Coran* 13.11). L'activité humaine doit donc aussi être dirigée vers le bonheur et le succès

dans ce monde, et non seulement vers le bonheur et le succès dans l'Autre monde comme l'enseignent les théologiens traditionnalistes. Le disciple le plus proche et le plus célèbre d'Afghânî fut Mohammed Abduh.

b) Mohammed Abduh : le « Réformateur du siècle » (1843-1905)

Mohammed Abduh orienta le réformisme dans une voie ennemie de toute violence. Pour lui, les musulmans devaient chercher le secret de leur émancipation non dans les aventures de la violence, mais dans un puissant effort sur eux-mêmes. Il incita les musulmans à s'ouvrir largement à la civilisation européenne tout en restant fermement attachés à leur religion. En 1899, Mohammed Abduh devint Grand Mufti d'Égypte. Il était donc à la tête de tout le système législatif. Le point de départ de sa pensée a été, comme celui d'Afghânî, le problème de la décadence interne de l'islam, la nécessité d'une revitalisation interne, d'une renaissance. Il était hanté par les premiers signes d'apparition d'une société duelle. Depuis les réformes de Mohammed Ali et d'Ismail Pacha, de nouveaux codes de loi avaient été adoptés, de nouvelles écoles créées, tous deux d'après le modèle européen, donc il y avait danger de division de la société en deux sphères sans réel lien entre elles : 1) une sphère en déperissement où les principes moraux et juridiques de l'islam prévalaient, et 2) une autre où c'étaient les principes dérivés de considérations d'utilité publique, sur le modèle européen, qui prévalaient. Mohammed Abduh avait une très vive admiration pour les institutions mises en place en Europe depuis la Révolution française, mais il ne pensait pas qu'il était possible de transplanter purement et simplement les lois et les institutions de l'Europe en Égypte. Des lois transplantées sur un autre sol ne fonctionnent pas de la même manière que sur le sol d'origine ; elles peuvent même faire empirer les choses. L'Égypte risquait donc de devenir une société sans loi. De la même manière, il y avait deux systèmes d'éducation séparés en Égypte : 1) d'un côté, les anciennes institutions religieuses avec al-Azhar à leur tête, 2) de l'autre, les écoles modernes sur le modèle européen, établies soit par les missions étrangères, soit par le gouvernement. Entre ces deux systèmes, il n'y avait pas non plus de relation :

– *Les écoles religieuses* souffraient de maux tels que la stagnation et l'imitation servile. D'une certaine manière, elles enseignaient certes la religion, mais une religion figée, sclérosée, et non les sciences nécessaires pour vivre dans le monde moderne.

– *Les écoles des missions européennes*, consciemment ou non, rapprochaient les élèves de la religion de leurs maîtres. Et le fait d'étudier dans une langue étrangère et selon un curriculum étranger rendait les élèves dépendants d'une nation étrangère et les aliénait à leur propre nation.

– *Quant aux écoles d'État*, elles cumulaient les vices des deux. Elles étaient des imitations des institutions étrangères, avec cette différence que, tandis que les écoles des missions enseignaient le christianisme, les écoles d'État n'enseignaient aucune religion du tout, ou la religion d'une manière purement formelle, et en conséquence aucune morale sociale ou politique. L'ambition de Mohammed Abduh était donc d'essayer de combler le fossé qui risquait de diviser la société islamique en deux, et de tenter de jeter une passerelle entre les deux mondes. Mais il était conscient que cela ne pouvait pas se faire par un simple retour au passé. Il fallait passer par l'acceptation du changement imposé par l'Europe, mais en reliant ce changement aux principes de l'islam, de façon à ce que ce ne soit pas un changement sauvage. Cela ne voulait évidemment pas dire que l'islam devait approuver tout ce qui était accompli au nom du progrès, et que la tâche des nouveaux oulémas qu'il entendait former était simplement de légitimer un fait accompli. L'islam tel que Mohammed Abduh le concevait était un principe de contrôle : il devait permettre aux musulmans de distinguer, parmi les changements proposés, ce qui était bon de ce qui ne l'était pas.

Enfin, concernant la charia, Mohammed Abduh distingue entre les éléments culturels (les *'ibâdât*, les cinq piliers de l'islam) et les *mu'âmalât* (les règles sociales). Les règles du culte ont été fixées pour l'éternité par Dieu dans le Coran et sont donc immuables. Par contre, les *mu'âmalât* peuvent faire l'objet d'un *aggiornamento* en fonction du siècle.

c) Rachîd Ridâ (1865-1935)

Rachîd Ridâ est né dans un village à Tripoli au Liban, il passa d'abord par une période soufie avant de rencontrer Abduh à Tripoli en 1894.

– *Le Manâr*

En 1897 il quitta le Liban pour Le Caire, et l'année d'après, en 1898, il publia le premier numéro d'un périodique qui allait acquérir une immense notoriété, *Al-Manâr (Le Phare)*. *Le Manâr* fut l'œuvre de sa vie. Il y transcrivait ses réflexions sur la vie spirituelle, ses explications doctrinales, ses idées polémiques, toutes les informations qui lui parvenaient des quatre coins du monde musulman, ses opinions sur la politique mondiale et surtout son grand commentaire du Coran, le *Tafsîr al-Manâr*.

– *Le séminaire missionnaire*

Rachîd Ridâ met en pratique une idée qui était chère à Abduh en créant, en 1912 au Caire, un séminaire pour des missionnaires

musulmans et des directeurs spirituels (*Dâr ad-da'wa wa l-irshâd*), mais qui ne fonctionnera que jusqu'en 1914.

– La question du califat

Rachîd Ridâ prit une part active à la politique islamique et assista aux conférences islamiques de La Mecque en 1926¹³ et de Jérusalem en 1936, le califat ayant été supprimé par Mustafa Kemal Atatürk en 1924.

– La réflexion sur le « sous-développement » du monde musulman

La pensée de Rachîd Ridâ était hantée par les mêmes questions que celles d'Afghânî et d'Abduh et par la première d'entre elles : « Pourquoi les pays musulmans étaient-ils sous-développés sous tous les aspects de la civilisation ? ». Dans sa réponse, Rachîd Ridâ soulignait que contrairement aux autres religions, il y avait en islam un lien essentiel entre la vérité religieuse et la prospérité dans le monde. Les enseignements et les préceptes moraux de l'islam sont tels que, s'ils sont compris correctement et obéis dans leur totalité, ils conduisent nécessairement au succès dans ce monde-ci comme dans l'autre, succès sous toutes les formes : puissance, respect, civilisation, bonheur. Si ses principes ne sont pas respectés et obéis, le résultat en est : faiblesse, décadence et barbarie.

Ceci est non seulement vrai pour les individus, mais aussi pour les communautés : la communauté islamique a été jadis le cœur de la civilisation mondiale aussi longtemps qu'elle a été réellement islamique. À présent, au contraire, en matière de science et de civilisation, les musulmans sont plus arriérés que les non-musulmans. Il n'est même pas nécessaire de comparer les musulmans du Proche-Orient aux chrétiens d'Europe, il suffit de les comparer aux chrétiens d'Orient qui vivent parmi eux. Après un siècle d'éducation moderne, combien y a-t-il d'hommes qui ont un jugement indépendant en Égypte, combien y en a-t-il parmi les musulmans de l'Inde, comparés aux chrétiens d'Orient, aux Hindous et aux Parsis ?

En quoi réside la raison de cette arriération ? Elle réside dans le fait que les musulmans ont perdu la vérité de leur religion. Mais il n'y a pas lieu de se décourager. Ce qui s'est produit dans le passé peut se reproduire à l'avenir : la civilisation islamique a été créée de rien par le Coran. Elle peut être recréée si les musulmans retournent au Coran. Les capacités techniques sont potentiellement universelles, et leur acquisition dépend de certaines habitudes et de certains principes intellectuels. Or c'est un fait que de telles habitudes et de tels principes sont contenus dans l'islam.

13. Sur les Congrès Musulmans, voir Mohammed Amin AL-MIDANI, « Les deux Congrès musulmans de 1926 », *Le Courrier du Geri. Recherches d'islamologie et de théologie musulmane*, 2e année, volume 2, n° 2, printemps, 1999, p. 101-110.

Les principes communs à l'islam et à la civilisation moderne sont ainsi définis :

1) *L'activité dans le monde* : l'effort positif fait partie de l'essence de l'islam, c'est là le sens du mot « *djihâd* » dans son acception la plus générale. Les Européens possèdent ce dynamisme plus que les autres dans le monde, c'est pourquoi ils ont conquis le monde : ils sont prêts à sacrifier leurs vies et leurs biens pour leur nation, ils sont d'une loyauté à nulle autre pareille à l'égard de leur pays, loyauté à laquelle nul d'entre eux ne faillira. Ils sont d'un *dévouement fanatique* qui forme le fondement de la force des nations. Tout cela, les musulmans l'ont possédé un jour, ils peuvent à nouveau l'acquérir, mais d'une manière différente. Les Européens sont actifs et prospères parce qu'ils ont abandonné leur religion uniquement tournée vers l'autre monde et l'ont remplacée par le principe des nationalités ; mais les musulmans n'ont nul besoin de sacrifier leur religion, ils peuvent trouver un tel principe d'unité et de loyauté dans la religion elle-même.

2) *La Communauté* : le second signe distinctif de l'islam est qu'il a été créé comme une communauté unique, non pas simplement une Église, c'est-à-dire un groupe d'hommes unis par la foi et l'adoration mais cependant séparés l'un de l'autre par leurs caractéristiques naturelles, mais comme une communauté dans tous les sens du terme. La longue histoire du califat, l'expansion d'une culture commune, et de nombreux siècles de mélanges et de liens matrimoniaux ont créé quelque chose qui tient tout à la fois de l'Église et de la nation : quelque chose qui tient ensemble par l'unité de la religion, de la Loi, l'égalité des droits et des devoirs naturels, mais aussi par des liens naturels, en particulier celui de la langue, puisque l'arabe est la langue universelle, de la dévotion, de la théologie et de la Loi, partout où l'islam existe.

3) Le troisième signe est le plus fondamental de tous : *la possession de la vérité*. Le vrai islam est celui qui a été enseigné par le Prophète et les Anciens : un système simple et aisément intelligible de doctrines et de pratiques contenues dans le Coran et dans la tradition de ce que le Prophète et ses Compagnons ont dit et comment ils l'ont vécu. L'islam des Anciens est le vrai islam, celui de la première génération qui a connu personnellement le Prophète, et le seul consensus valable est celui de cette génération qui s'est éteinte en l'an 37 de l'hégire, c'est-à-dire en 659 de l'ère chrétienne.

Comme Mohammed Abduh, Rachîd Ridâ voulait un *aggiornamento de la charia* sur les questions de société (*mu'âmalât*). Par exemple, concernant les transactions financières : la charia interdit tout prêt à

intérêt. Rachîd Ridâ était convaincu qu'il s'agissait là du meilleur système, mais il soulignait que l'islam était confronté à un danger qu'il n'avait pas connu aux jours où ce principe a été codifié : le danger de la pénétration économique et de la domination par le capitalisme occidental. Dans ce cas, propose Rachîd Ridâ, il convient d'invoquer le principe de la nécessité : la nécessité légitime ce qui autrement, en d'autres circonstances, serait défendu, et dans ce cas la nécessité contraint les musulmans à abandonner leur interprétation traditionnelle du Coran et à bâtir leur système économique sur les mêmes bases que les nations occidentales.

III. L'AMPLIFICATION DU DÉBAT AUTOUR DE L'OCCIDENTALISATION ET DE LA CHARIA (20^e S.)

A. L'islamisme

a) Hassan al-Bannâ (1906-1949) et les Frères Musulmans

Hassan al-Bannâ¹⁴ naquit en 1906 à al-Mahmûdiyya dans la province égyptienne d'al-Buhayra à l'ouest d'Alexandrie, d'un père horloger, qui avait aussi des activités religieuses, puisqu'il édita le *Musnad* d'Ahmad ben Hanbal et composa des ouvrages sur le hadîth et qu'il assurait la fonction d'imam à la mosquée du village.

Hassan al-Bannâ était l'aîné de cinq garçons. Il reçut sa première formation dans son village natal de 1914 à 1918, puis au chef-lieu Damâhur, tout en s'initiant au métier d'horloger et au travail de relieur.

La réforme des mœurs

C'est dans l'école de Damâhur que Hassan al-Bannâ commença à pratiquer la grande passion de sa vie : la réforme des mœurs. Il sera élu président d'une « association pour les bonnes mœurs », créée à l'instigation de l'un de ses instituteurs. Un peu plus tard, il participera à une « association contre les violations de la Loi » dont les membres faisaient parvenir de façon anonyme des remontrances écrites aux personnes suspectées d'avoir enfreint quelque principe religieux ou moral.

Hassan al-Bannâ montre aussi un certain penchant pour les pratiques soufies : il jeûne le lundi et le jeudi (jeûne de David)¹⁵ et il sera membre de la confrérie Husâfiyya.

14. Voir : « Courants actuels dans l'islam : les Frères Musulmans », tomes 1 et 2, dans *Études Arabes, Dossiers*, Pontificio Istituto di Studi Arabi e Islamici, Rome, 1981-1982.

15. Sur le jeûne de David voir notre article : Ralph STEHLY, « David dans la tradition islamique à la lumière des manuscrits de Qumrân », dans *Mélanges E. Jacob, Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 1979/3-4.

En 1920, à 14 ans, Hassan al-Bannâ décide de s'orienter vers le métier d'instituteur plutôt que vers le cycle d'études préparatoires à Al-Azhar. De 1920 à 1923, il assura les fonctions de muezzin de l'oratoire de l'école de Damâhur. Il fut amené à protester contre l'horaire des cours qui ne tenaient pas compte des heures de la prière. Très tôt le matin, il allait par les rues de la petite ville réveiller les gens pour la prière. En 1923, à 17 ans, il est admis à l'école normale du Caire (*Dâr al-'ulûm*), fondée en 1872 par 'Alî Pacha Mubârak pour donner aux futurs professeurs et instituteurs une formation ouverte sur les disciplines modernes.

Avec des amis, Hassan al-Bannâ fait des tournées dans les cafés pour prêcher aux consommateurs le retour à la pratique religieuse et à l'observance de la loi islamique. Ce souci de rencontrer les gens aux heures et aux lieux de loisirs a toujours été jusqu'à nos jours un trait caractéristique des Frères Musulmans. Déjà il s'engage à lutter contre l'emprise laïque occidentale et l'imitation aveugle des Européens.

En juin 1927, à 20 ans, il reçoit le diplôme final de l'école normale et est nommé instituteur à Ismaïlia.

Hassan al-Bannâ fonde le Mouvement des Frères Musulmans (*djam' iyyat al-ikhwân al-muslimîn*) le 11 avril 1929 (Dhû l-Qa'da 1347). La formation des militants est particulièrement soignée : lecture et commentaire du Coran, étude du *hadîth*, du *fiqh* (jurisprudence musulmane), de l'histoire musulmane, de la vie du Prophète, formation pratique à la prédication. Soixante personnes suivent cette préparation la première année. En octobre 1932, le siège de la société est transféré au Caire où Hassan al-Bannâ venait d'être muté. Et en avril 1933, la branche féminine des « Sœurs Musulmanes » est créée.

Le combat politique

Les Frères Musulmans s'engagent très vite dans le combat politique. Ils soutiendront la cause de la Palestine arabe dès 1936. Pendant la seconde guerre mondiale, Hassan al-Bannâ mène une campagne nationaliste contre la Grande-Bretagne. À la suite d'activités jugées subversives, il fut muté en Haute-Égypte et brièvement emprisonné. C'est de cette époque que datent ses premiers rapports avec des officiers égyptiens, tout particulièrement Anouar El-Sadate (l'artisan des accords de Camp David en septembre 1978).

De 1942 à 1944 les Frères Musulmans collaborent non sans heurts avec le parti Wafd, alors au pouvoir. Après la guerre, les Frères Musulmans demandent la révision des accords anglo-égyptiens et la réalisation de l'unité de la vallée du Nil (Soudan et Égypte) et l'*islamisation du droit* (retour à la charia). Les Frères Musulmans sont dissous le 8 décembre 1948 pour menées subversives contre la sécurité de l'État.

Le 28 décembre 1948 le chef du gouvernement Fahmi El-Noukrachi est assassiné par un jeune Frère Musulman. Hassan al-Bannâ tente de s'entendre avec le nouveau gouvernement et réproouve ouvertement tous les actes de violence.

Le 12 février 1949, Hassan al-Bannâ est assassiné à son tour.

b) Sayyid Qutb (1906-1966) : le théoricien de l'islamisme

Sayyid Qutb¹⁶ est né en 1906 dans un village proche d'Assiout en Haute-Égypte. Il était diplômé de l'École normale du Caire comme Hassan al-Bannâ et mena une carrière d'enseignant et d'homme de lettres. Il fut l'ami des trois plus grands écrivains contemporains : Taha Hussein, Taoufiq al-Hakîm et 'Aqqâd. Il résida deux ans aux États-Unis, de 1949 à 1951. En 1951 il adhère à l'Association des Frères Musulmans où il est nommé responsable de la mission (*da'wa*), de la propagande et de l'idéologie. Arrêté et torturé fin 1954, il passera le restant de sa vie en prison, hormis huit mois de liberté (un piège selon ses amis) de décembre 1964 à août 1965. Il fut exécuté par pendaison sur l'ordre de Nasser, le 29 mai 1966.

Il a écrit quantité d'ouvrages dont le célèbre *Jalons sur la route de l'islam* (qui existe en traduction française) et son non moins célèbre – et monumental – commentaire du Coran (*fi zilâl al-Qur'ân*).

Le théoricien de l'islamisme politique

L'islamisme de Sayyid Qutb s'oppose à l'arabisme de Michel Aflaq et de Salâh ad-Dîn Bitâr, qui recherchait l'unité de tous les arabes (sur la base de la langue) et non l'unité de tous les musulmans (donc sur la base de la religion). La société islamique est la flèche terminale, la réalisation terminale de l'humanité. En tant que communauté d'Abraham, elle est en quelque sorte le peuple élu. Et si la communauté musulmane a été finalement élue de préférence aux juifs et aux chrétiens, c'est que les chrétiens et les juifs auraient privé le genre humain de la Loi, la Charia, et de la guidance divine.

Si la communauté musulmane n'occupe pas la place qui lui revient par élection divine à la tête du genre humain, c'est qu'elle néglige son propre système, qu'il convient donc de restaurer, notamment la charia. Le témoignage donné par Sayyid Qutb lui-même est éclairant :

Dans le monde chrétien occidental, l'individu entre à l'église et entend les sermons et la récitation des prières.... mais quand il quitte l'église, il s'aperçoit que la vie quotidienne est régentée et informée par des lois différentes. Il trouve une société fondée sur les principes de ces lois qui n'ont rien à voir avec l'esprit du christianisme.

16. Sur Sayyid Qutb, voir Olivier CARRÉ, *Mystique et politique, lecture révolutionnaire du Coran par Sayyid Qutb, Frère Musulman radical*, Paris, Le Cerf, 1984.

Souvent je suis allé dans ces églises, j'ai écouté le prédicateur en chaire, la musique, les prières et les cantiques ; souvent j'ai écouté l'émission des « Pères » à la radio, à l'occasion des fêtes chrétiennes. Toujours les Pères essayent d'établir un lien entre le cœur de l'individu et Dieu. L'un d'eux a dit : « Comment peut-on devenir chrétien dans la vie de chaque jour ? *Le christianisme n'est qu'une simple invitation à la purification spirituelle, il ne comporte pas de législation pour la vie présente* ». (...) *Et nous, avec une stupidité folle et une légèreté insensée, nous avons essayé de faire la même chose avec l'islam*. Non pas parce que l'islam ne contenait pas les lois qui régissent la vie et l'informent, mais parce que nous, avec notre mentalité d'esclaves et notre comportement de singes, nous avons voulu faire de l'Égypte une partie de l'Europe. Et comme l'Europe était réglée par des lois civiles et non religieuses, nous aussi nous avons fait de même ! Sans réaliser que, pour l'Europe, il n'y avait pas d'autre solution, parce qu'elle n'a pas trouvé dans le christianisme une législation pour la vie ; au contraire, elle a trouvé que le christianisme était simple croyance spirituelle et prière¹⁷.

Sayyid Qutb a écrit un immense commentaire du Coran intitulé *Fî zilâl al-Qur'ân* (À l'ombre du Coran). Voici comment il commente le fameux verset 2256 : « Absolument nulle contrainte en religion » (vol. 1, tome 3), verset qui fonde la liberté religieuse en islam :

La question de la foi, comme il apparaît dans notre religion, est une question de persuasion fondée sur une exposition verbale et la compréhension. Ce n'est pas une question de contrainte, de coercition ou de violence. Notre religion s'adresse à l'intelligence humaine en toutes ses dimensions et ses capacités. Elle s'adresse à la raison qui réfléchit, à la spontanéité qui raisonne ; elle s'adresse aux émotions affectives, de même qu'elle s'adresse à ce qui est inné en l'homme. Elle s'adresse à l'être humain dans son entier, à l'intelligence humaine sous tous ses aspects, sans aucune espèce de contrainte, y compris le miracle matériel qui peut forcer celui qui l'observe à la soumission, parce que la conscience psychologique ne l'observe pas et que l'intelligence ne le saisit pas, parce que le miracle est par-delà la conscience psychologique et par-delà l'intelligence. Et si notre religion n'utilise pas l'émotivité humaine par le recours aux miracles matériels coercitifs, *a fortiori* ne l'exploite-t-elle pas par le recours à la violence et à la contrainte physique destinée à la conversion à cette religion sous l'influence ou la menace ou l'exercice de pressions coercitives ou de contraintes sans exposé verbal, sans recherche ni acquisition du consentement.

Le christianisme, dernière religion avant l'islam, par contre, s'est imposé par le fer et le feu, les moyens de la torture et de la répression qu'exerça l'Empire romain à la suite de la conversion de l'empereur Constantin au christianisme. Avec cette même barbarie et cette même sauvagerie

17. « Courants actuels dans l'islam : les Frères Musulmans », tomes 1 et 2, dans *Études Arabes, Dossiers*, Pontificio Istituto di Studi Arabi e Islamici, Rome, 1981-1982.

qu'employa auparavant l'empire romain contre les quelques chrétiens qui s'étaient, eux, convertis au christianisme par persuasion intérieure et par amour !

L'empire romain ne limita pas ses moyens de répression et de conversion à ceux qui refusaient de se convertir au christianisme, mais il les utilisa avec zèle à l'encontre des chrétiens qui ne voulaient pas entrer dans le cadre idéologique de l'État (...).

Quand, à la suite de cela, vint l'islam, il vint en annonçant pour la première fois ce sublime principe : « Absolument nulle contrainte en religion ! La vraie religion s'est démarquée de l'aberration ».

Dans ce principe apparaît combien Dieu honore l'homme, combien Dieu respecte la volonté de l'homme, sa pensée et ses sentiments, et combien Dieu s'en remet à l'homme pour ce qui concerne la voie droite et l'aberration en matière de foi (...).

La liberté de croyance est la première liberté de l'homme qui fait de lui un être humain. Quiconque enlève à l'homme sa liberté de croyance lui enlève toute humanité. La liberté de croyance inclut la liberté de propagande religieuse, et la protection contre les injures et la subversion. Sinon, elle n'a de liberté que le nom. Sinon, elle n'a pas de contenu dans la réalité de la vie¹⁸.

c) L'islamisme modéré : Rached Ghannouchi (Tunisie) et le MTI ou Ennahda, et la critique radicale de l'Occident (à partir de 1981)

Le MTI (Mouvement pour la Tendance Islamique), ensuite rebaptisé *Ennahda* (« La Renaissance »)¹⁹, a été fondé en 1981 par Rached Ghannouchi, né en 1941 à Sousse en Tunisie. Ce courant (*Ennahda*) est actuellement au pouvoir en Tunisie, de concert avec le mouvement laïc *Nidâ Tounès* (« L'Appel de la Tunisie »), cas unique dans le monde arabe.

Voici un texte de Rached Ghannouchi, daté de 1979, où il dénonce le *suivisme des pays musulmans à l'égard de l'Occident, leur occidentalisation et le matérialisme occidental qui mène l'humanité à la ruine* :

Nous tremblons pour une communauté qui s'est détournée de son chemin historique pour se perdre et se précipiter dans la confusion du suivisme et de la dépendance, au lieu de se préoccuper avant tout de rechercher son identité, pour sortir de la dépendance.

La dernière chose pour laquelle nous tremblons, et qui n'est pas la moindre, c'est l'Occident lui-même qui, directement ou indirectement, pointe un doigt accusateur et dirige ses armes contre l'islam et ses propagandistes. Nous craignons pour lui, parce que, malgré son progrès

18. Notre traduction.

19. Sur Rached Ghannouchi, voir *ibidem* et notre article écrit en collaboration avec Nadine WEIBEL, « Concepts idéologiques et programme fondamental du Mouvement de la Tendance Islamique », *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, 1991/3, p. 339-348 (le texte cité y est traduit).

industriel gigantesque, sa richesse immense et sa puissance écrasante, il n'a pas récolté la joie, la sécurité et la stabilité auxquelles il aspire et qu'il désire ardemment. *Il n'a récolté que l'angoisse, le trouble et la peur devant l'avenir, tout en grossissant la caravane de l'humanité qu'il conduit à la ruine à cause de son matérialisme livide.* Sait-il que son luxe est bâti sur l'interdit, que ses gratte-ciel sont pétris du sang et de la sueur des peuples faibles, et qu'une vie dont les liens avec le Créateur de la vie et de l'homme sont brisés ne produira rien d'autre que le mal, la ruine et la misère²⁰ ?

d) Le wahhabisme (Arabie Saoudite) ou le fondamentalisme musulman piétiste

C'est au 18^e s. qu'on trouve les sources de ce mouvement, qui se consolide au cours du 20^e s. et se développe en ce début du 21^e s.

De l'action conjuguée d'un Arabe d'Arabie, Mohammed ben Abd el-Wahhâb (1703-1792) et d'un émir d'Arabie, Mohammed ben Sa'oud, est né un puissant mouvement intégriste à l'intérieur du sunnisme²¹. Très jeune, Mohammed b. Abd el-Wahhâb part en guerre contre tout ce qui lui paraît menacer le monothéisme radical de l'islam : le culte des saints et toutes les superstitions qui remontaient à l'époque du paganisme et qui s'étaient perpétuées dans le milieu bédouin mal islamisé (tel le culte des arbres). Déjà apparaît chez les wahhabites l'ambition que les Frères Musulmans reprendront plus tard : faire régner la Parole de Dieu seule dans les territoires soumis à leur domination, faire reconnaître partout le *tawhîd* (c'est-à-dire le monothéisme radical), non seulement abstraitement et intellectuellement, mais aussi servir collectivement, dans la cité et l'État, le Dieu un et unique.

Au cœur du wahhabisme se trouve une confrérie religieuse, les Ikhwân, extrêmement méfiante à l'égard de tout ce qui vient de l'extérieur et se déclarant hostile aux lois d'inspiration étrangère susceptibles de faire reculer ou d'entailler la Loi révélée par Dieu et fondée sur l'enseignement du Prophète, autrement dit la fameuse charia.

Joignant l'action à la parole, ils se mirent à détruire les sanctuaires édifiés sur les tombes des personnages vénérés, fussent-ils de pieux compagnons du Prophète, ils rappelaient au chef de l'État qu'il était de son devoir d'abolir toutes les taxes qui n'avaient pas leur fondement dans le Coran et la Sunna, et critiquaient le maintien des relations diplomatiques avec des États tenus pour infidèles, comme l'Égypte, l'Irak ou la Grande-Bretagne.

20. Voir « Courants actuels dans l'islam : les Frères Musulmans », tomes 1 et 2, dans *Études Arabes, Dossiers*, Pontificio Istituto di Studi Arabi e Islamici, Rome, 1981-1982.

21. Voir *ibidem* et Henri LAOUST, *Les schismes dans l'islam, Introduction à une étude de la religion musulmane*, Payot, Paris, 1983.

Par la suite, avec le souci d'exploiter les ressources énormes du pays notamment en matière pétrolière, d'encourager le progrès technique et de se plier à des accommodements dictés par la fraternité confessionnelle, les wahhabites se sont modérés sans cependant renier leurs convictions.

Mais le wahhabisme, malgré sa vigueur, ne put empêcher l'essor du chiisme, et encore moins réussir à endiguer l'influence grandissante de l'Occident, qui, à la suite de ses armes, commençait à déverser un flot d'institutions et de notions contradictoires sur des pays dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils étaient mal préparés à les recevoir et les assimiler sans crise grave. Un seul exemple : en Algérie (sous domination française de 1830 à 1962) la France prêchait la laïcité, tout en soutenant en sous-main l'Église catholique...

Cependant dans la dernière décennie (à partir de l'an 2000 environ), le wahhabisme a repris beaucoup de vigueur et a lancé des missions de propagande notamment en direction de l'Afrique Noire pour répandre sa conception rigoriste et puritaine de l'islam face à l'islam africain, notamment dans les pays du Sahel. Cette propagande se fait notamment par la création, de concert avec certains États du Golfe, d'écoles musulmanes et l'octroi de généreuses bourses d'études à des étudiants désireux de faire leurs études en Arabie Saoudite ou dans les pays du Golfe et s'engageant à retourner dans leur pays d'origine après l'achèvement de leurs études.

B. Le djihadisme ou l'islamisme terroriste : l'Occident comme ennemi (à partir de 1980)

Les frustrations à l'encontre du colonialisme européen, puis de l'impérialisme américain et le malaise, voire l'aversion de certains milieux proche-orientaux face au mode de vie individualiste imposé par l'Occident et apparemment hostile à certaines valeurs islamiques comme la pudeur, face aussi à l'hypertrophie technologique du monde occidental, tous ces ressentiments sont à l'origine de mouvements islamistes très radicaux qui voient dans l'Occident un ennemi à combattre par tous les moyens. Ces milieux sont issus de l'intégrisme sunnite soutenu par les États-Unis dès les années 1930, pour s'assurer le contrôle du pétrole et lutter contre le communisme, soutien renouvelé lors de l'invasion soviétique de l'Afghanistan.

L'attentat commis le 11 septembre 2001 contre le World Trade Center à New-York et contre le Pentagone à Washington leur est attribué. S'il en est bien ainsi, ce sont évidemment les symboles d'une civilisation ressentie comme païenne qui ont été attaqués. Dans New-York, les édifices les plus élevés ne sont pas des édifices religieux.

a) *Oussama ben Lâden (1957-2011) et al-Qâ'ida*

Oussama ben Lâden²² est né en 1957 à Djedda, en Arabie Saoudite. Son père Mohammed ben Lâden était un entrepreneur de travaux publics. Il fonda le *Bin Laden Construction Group* qui devint rapidement l'entreprise de travaux publics la plus riche d'Arabie Saoudite. Révolté par l'invasion soviétique de l'Afghanistan, Oussama ben Lâden soutient les moudjahidine afghans d'abord en collectant des fonds au Pakistan, puis en recrutant des combattants, en créant des camps d'entraînement et en prenant part aux combats contre les Soviétiques.

En 1981 Oussama ben Lâden crée la *Qâ'ida* (« la base »). Les estimations du nombre de membres de cette organisation oscillent entre plusieurs milliers jusqu'à 50 000 vétérans de la guerre contre les soviétiques. Le groupe a des bases opérationnelles en Algérie, Ouzbékistan, Pakistan, Indonésie, Philippines, Liban, Irak, Kosovo, Tchétchénie, Palestine.

En 1989, Oussama ben Lâden retourne en Arabie saoudite et s'oppose à la décision de la monarchie saoudienne de permettre le stationnement de troupes américaines en Arabie. En effet, beaucoup de Saoudiens pensent que l'Arabie toute entière est terre sacrée, donc ne peut recevoir de troupes étrangères. Oussama ben Lâden est renié par sa famille.

En 1990, les troupes américaines se déploient effectivement en nombre en Arabie lors de la guerre du Golfe (1990-91). Oussama ben Lâden se redéploie alors au Soudan. Les services secrets américains lui imputent le premier attentat contre le World Trade Center (1993), l'attentat contre la base militaire américaine à Dhahran en Arabie, à la suite de quoi, il est expulsé du Soudan. Il se réfugie alors en Afghanistan. D'autres attentats lui sont attribués : ceux contre les ambassades américaines de Nairobi et de Dar es-Salam (1998), contre le destroyer américain Cole au Yémen, et les attentats du 11 septembre 2001 contre le World Trade Center à New-York et le Pentagone à Washington.

Selon les rares occidentaux qui l'ont approché, Oussama ben Lâden était une personne réservée et très timide. Il avait trois épouses.

Il a été tué par un commando américain le 1^{er} mai 2011 à Abbottabad, petite ville située sur les premiers contreforts de l'Himalaya au Pakistan, à 80 km au nord d'Islamabad.

b) *L'« État Islamique » (à partir de 2014)*

Quelques précisions d'abord sur cette dénomination. L'État Islamique s'est d'abord désigné « État Islamique en Irak et au Levant ». Cette expression se dit en arabe : *Ad-Dawla al-Islâmiyya fî l-'Irâq wa*

22. Informations tirées d'articles de journaux de référence tels *Le Monde* (Paris), *L'Orient – Le Jour* (Beyrouth), *Al-Hayât* (édition internationale, Londres), recoupées.

ch-Châm, ce qui donne en arabe l'acronyme « Daech », parfois encore utilisé pour désigner l'État Islamique. Mais l'endonyme actuel est bien « État Islamique ». La désignation Daech a été abandonnée parce que limitée géographiquement à l'Irak et au Levant. L'État Islamique ambitionne en effet de s'étendre au-delà de ces deux régions. Il s'est, de fait, solidement implanté ces derniers mois en Libye et au nord de la péninsule du Sinaï (situation à la mi-novembre 2015).

La doctrine fondamentale de l'État Islamique, comme celle d'al-Qâ'ida est le "takfirisme". Cette doctrine considère comme des apostats tous les musulmans peu ou prou occidentalisés, ainsi que tous les États qui ne suivent pas la charia (c'est-à-dire la quasi totalité des États musulmans, sauf l'Arabie Saoudite, qui néanmoins est aussi très critiquée à cause de sa modération). L'État Islamique considère comme légitime le djihâd armé terroriste contre tous les individus ou États apostats. Il s'agit là d'une théorie très radicale, car la théologie islamique classique ne considère comme apostats que des individus qui ont sciemment, consciemment et en toute connaissance de cause rejeté l'islam et l'ont fait savoir publiquement. En outre, les méthodes terroristes de l'État Islamique sont évidemment en opposition frontale avec l'éthique de l'islam qui interdit de manière absolue de tuer des innocents, ainsi que toute forme de suicide, *a fortiori* les formes de suicide destinées à entraîner dans la mort d'autres personnes.

Par ailleurs, dans la théologie islamique classique, seul le calife peut ordonner le djihâd armé, et dans ce cas-là il s'agit d'un djihâd armé défensif en cas d'agression extérieure caractérisée, avec une éthique de la guerre très stricte. Or le califat a été aboli le 3 mars 1924 par Mustafa Kemal Atatürk ... Il est clair que là aussi une intervention occidentale massive sans discernement ni justification, sans mandat non plus de l'ONU, celle des États-Unis et du Royaume-Uni en Irak (2003-2011), a exacerbé les tensions dans la région et favorisé l'émergence de l'État Islamique. Le 29 juin 2014, l'État Islamique proclame *la restauration du califat*.

Le nom du calife est Ibrâhîm (alias Abû Bakr al-Baghdâdî, de son vrai nom Ibrâhîm Awâd Ibrâhîm 'Alî al-Badrî), né en 1971 à Dyala à l'est de l'Irak. Son prêche inaugural a eu lieu le vendredi 4 juillet 2014 (6 Ramadan 1435) à la Grande Mosquée de Mossoul. Ce prêche, prononcé avec une diction impeccable, est une longue énumération de versets du Coran et de paroles de la Sunna justifiant le djihâd contre les mécréants (*kâfirûn*).

L'État Islamique contrôle actuellement (mi-novembre 2015) un vaste territoire en Syrie et en Irak depuis les faubourgs de Homs jusqu'à des localités autour de Bagdad, ainsi que des extensions en Libye et au nord du Sinaï.

c) La réaction des autorités en place face à l'islamisme

Les autorités en place furent et restent surtout effrayées par les méthodes violentes utilisées par les mouvements islamistes qu'elles jugent en contradiction totale avec l'esprit de l'islam, religion d'amour et de miséricorde. Elles nient farouchement que le cadre islamique de l'État soit menacé en faisant valoir que l'islam est religion d'État (sauf en Syrie où il est la religion du chef de l'État), que l'arabe est la langue officielle (quand il s'agit d'un pays arabe), que la législation est d'inspiration islamique et que les solutions juridiques retenues sont bien conformes au droit musulman. Tous les régimes, qu'ils soient de droite ou de gauche, proclament qu'ils sont en conformité avec l'islam, de l'Arabie saoudite à l'Algérie.

Voici ce qu'a pu dire en 1965 le cheikh suprême d'Al-Azhar (la plus haute autorité sunnite), Mohammed Kamel El-Faqih, dans la revue égyptienne *Minbâr al-islâm*. Le Prophète Mohammed, dit-il, a usé de patience envers les païens. Comment alors justifier la violence de groupes musulmans contre d'autres musulmans ?

Le Prophète demeura à La Mecque près de 13 ans [selon le calendrier lunaire, 12 ans selon le calendrier solaire, de 610 à 622], durant lesquels il fut en butte, lui et ses compagnons, à une grave persécution et où diverses épreuves leur furent réservées. Après quoi, ils durent émigrer en Abyssinie, exilés avec leur foi, jusqu'à ce que Dieu leur eut permis d'émigrer à Médine, afin que la sagesse de l'islam se répande dans cette contrée. Puis, il lui fut permis de combattre, après avoir passé la première moitié de sa vie dans la confrontation, *avec pour seule arme une patiente persévérance*. Il lui fut permis de combattre, pour éviter la persécution à lui-même et à ses compagnons. Ils eurent à supporter et à endurer bien des épreuves au service de la foi qu'ils portaient en eux. *Car le combat est une loi de Dieu seulement pour que les hommes soient libres d'adopter la croyance qu'ils ont choisie pour eux-mêmes, et non pas pour qu'ils forcent leur prochain à adopter une foi ou une tradition religieuse [...]*. L'Appel à la religion ne se faisait donc pas par l'épée ou les bombes, ni par le meurtre et les blessures : le comportement du Prophète fut donc, sur ce point, empreint de sagesse, de bonté et de justice. Est-ce que le musulman va traiter son frère plus durement que ce que les païens auraient pu attendre du Prophète, l'homme de l'Appel à Dieu ? Dans les premiers temps, on entra dans la religion de Dieu volontairement et avec plaisir, non pas sous le coup de la force et de la dureté, comme le prétendent les adversaires de l'islam. Le Prophète ne reçut la permission de combattre qu'après l'hégire, et l'ordre fut limité à combattre ceux qui lui faisaient du mal, à lui-même ou à ses frères à La Mecque. *En de nombreux endroits du Livre de Dieu [le Coran], il est clairement défendu de tuer celui que Dieu a interdit, sauf pour un juste motif : ainsi les versets qui interdisent de combattre sont-ils plus de soixante-dix*. Serons-nous donc, pour la religion de Dieu, plus zélés que l'Envoyé qui n'a pas attaqué, mais est

resté sur la défensive jusqu'à ce que les Qoreïchites²³ vinsent l'attaquer, car sa lutte était destinée à protéger l'Appel²⁴?

* *
*

Le monde musulman constitue la frontière méridionale et orientale de l'Europe. Dans un monde aux dimensions réduites par les nouvelles technologies, l'Europe et le monde musulman sont encore plus proches l'un de l'autre. Les évolutions européennes impactent directement le monde musulman²⁵ et les développements dans le monde musulman ont des répercussions immédiates sur l'Europe (pensons à la « crise des réfugiés » de 2015). Nous sommes beaucoup plus liés par l'histoire qu'on ne le croit généralement, nous le serons plus encore dans l'avenir. Il est de notre devoir d'être à l'écoute des opinions qui s'expriment dans le monde musulman, si proche de nous, même si certaines d'entre elles peuvent nous embarrasser, nous agacer, voire nous révolter. Il convient d'être attentif aux aspirations du monde musulman, de même qu'à ses frustrations, et que l'Occident renonce à toute politique d'acculturation du monde musulman à ses valeurs, dont l'universalité et le caractère bénéfique restent à démontrer. Notre destin est désormais un destin commun.

Ralph STEHLY
Faculté de théologie protestante
Université de Strasbourg

23. Tribu mecquoise ennemie de Mohammed.

24. *Études Arabes, Dossiers*, n° 62, 1982/1, Rome, Pontificio Istituto di Studi Arabi e Islamici, Rome.

25. Voir notre article, Ralph STEHLY, « La justification scripturaire de la tenue vestimentaire de la femme en Islam », dans : *Usages et mésusages de l'Écriture. Approches interdisciplinaires de la référence scripturaire*, textes réunis par D. Frey, Ch. Grappe et M. Wieger, Strasbourg, PUS, 2015, p. 323-335.